

UNE COMÉDIE DANSÉE À VOIR EN FAMILLE !

D'UN RÊVE À PARTIR DE 9 ANS
SALIA SANOU - COMPAGNIE MOUVEMENTS PERPÉTUELS

MERCREDI 9 (20H30), JEUDI 10 (19H30) NOVEMBRE
BREST ARENA

En écho à l'emblématique *I have a dream* de Martin Luther King, Salia Sanou déploie une chorégraphie lumineuse dans cette création, conçue comme une comédie dansée.

Sur scène, huit danseurs et quatre chanteuses se livrent corps et âmes aux textes et aux chansons de Capitaine Alexandre et de Gaël Faye, mêlés à la musique de Lokua Kanza. Traversée par les pulsations de Sam Cooke, Mory Kanté, du lindy-hop ou du krump, la pièce esquisse une succession de tableaux débordant de force esthétique et politique. Une célébration sensible et généreuse d'un rêve d'unité, toujours d'actualité, soixante ans après le discours de Washington.

Durée : 1h / Tarifs : 29€ / 20€ / 15€

CEUX-QUI-VONT-CONTRE- LE-VENT

COMPAGNIE NATHALIE BÉASSE

OCTOBRE 2022
MERCREDI 19 (19h30)
JEUDI 20 (19h30)
VENDREDI 21 (20h30)

LA MAISON DU THÉÂTRE
Duré 1h30

BORD PLATEAU

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle à l'issue de la représentation du **mercredi 19 octobre**.

LE QUARTZ
SCÈNE NATIONALE BREST

est subventionné par



LE FONDS DE DOTATION DU QUARTZ
Crédit Mutuel Arkéa, Engie Cofely, Librairie Dialogues
Cloître Imprimeurs, Caisse des Dépôts

52 rue du Château / 29200 Brest
RÉSERVATIONS > WWW.LEQUARTZ.COM / 02 98 33 95 00

brestaim
Gestion d'équipements publics

LE QUARTZ
NOUVEAU
SCÈNE NATIONALE BREST

CEUX-QUI-VONT-CONTRE-LE-VENT

NATHALIE BÉASSE

Conception, mise en scène et scénographie

Nathalie Béasse

Avec **Mounira Barbouch, Estelle Delcambre,**

Karim Fatihi, Clément Goupille, Stéphane

Imbert, Noémie Rimbert, Camille Trophème

Lumière **Natalie Gallard**

Musique **Julien Parsy**

Régie lumière **Natalie Gallard**

Régie son **Nicolas Lespagnol-Rizzi**

Régie plateau **Alexandre Mornet**

Construction décor **Stéphane Paillard**

Fragments de textes

Correspondance de Gustave Flaubert (éditions Folio Classique)

Ivresse de Falk Richter* (éditions L'Arche éditeur) traduit par Anne Monfort

*Falk Richter est représenté par l'Arche - agence théâtrale (www.arche-editeur.com)

Le livre de la pauvreté et de la mort de Rainer Maria-Rilke, traduit de l'allemand par Jacques Legrand (éditions Arfuyen)

Le rêve d'un homme ridicule de Fiodor Dostoïevski, traduit du russe par André Markowicz (éditions Actes Sud - Babel)

La Vie matérielle de Marguerite Duras (éditions P.O.L.)

Le monde est rond de Gertrude Stein, traduit par Anne Attali (éditions Esperluète)

Création le 6 juillet 2021 au Festival d'Avignon

Production association le sens

Coproduction La Comédie de Clermont-Ferrand - Scène nationale ; Le Quai CDN - Angers Pays de la Loire ; Théâtre de Lorient - Centre dramatique national ; Festival d'Avignon Le Maillon - Théâtre de Strasbourg scène européenne, Les Quinconces et L'Espal - Scène nationale Le Mans ; La Rose des vents - Scène nationale Lille Métropole - Villeneuve d'Ascq ; Le Grand R - Scène nationale de La Roche-sur-Yon ; Le Théâtre d'Arles - scène conventionnée d'intérêt national - art et création - nouvelles écritures

Accueil en résidence Théâtre de Saint-Nazaire - Scène nationale ; CNDC - Angers

La compagnie Nathalie Béasse est conventionnée par l'État, Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) des Pays de la Loire, par la Région des Pays de la Loire, par le Département de Maine-et-Loire et reçoit le soutien de la Ville d'Angers.

La danse-théâtre de Nathalie Béasse - qui n'est pas sans rappeler celle de Pina Bausch - éblouit par son inventivité et la force de ses images tour à tour élégantes, jubilatoires et poétiques. Au fil de ses créations, elle envisage aussi la scène comme un terrain de jeu où tout se fait partenaire : corps, objets, lumière, musique, costumes, public.

Cette fois, elle réunit sept danseurs/performeurs qui habitent intensément leurs personnages, dans un rapport charnel aux mots, avec des extraits de Flaubert, Duras, Rilke, Dostoïevski... À travers une série de petits rituels, ils créent des tableaux qui disent le manque, l'absence, le désir. Et à force d'aller contre le vent, ils fondent une communauté où les solitudes se font plus douces.

ENTRETIEN AVEC NATHALIE BÉASSE

Votre travail artistique n'est basé ni sur la mise en scène d'un texte ni sur la prédominance d'un théâtre d'images. Il est à la croisée de plusieurs disciplines. Vous faites du plateau un espace offert à la surprise, l'inattendu. Comment travaillez-vous ?

Nathalie Béasse : Mon travail est pareil à un jeu d'enfant ; je construis autant que je casse mon jouet. À chaque fois, j'essaie de réinventer une manière d'appréhender le plateau, sachant que je continue à creuser un même chemin, avec des thématiques qui reviennent régulièrement. Cependant, j'ai toujours la sensation d'éprouver une certaine innocence devant une nouvelle mise en scène, même si je peux dire que la fin du spectacle précédent est le début du suivant. Quoi qu'il en soit, je tente de maintenir un lien avec mon inconscient, en demeurant sur l'intuitif, en privilégiant mes ressentis face à ce qui se passe au plateau, une matière qui passe par des mouvements d'objets et des mouvements scénographiques, avec un lien à la littérature. Je mets tout au même niveau, et creuse. Cela donne des trous plus ou moins importants selon les travaux passés ! Je n'en arrive pas moins devant le plateau et les interprètes avec beaucoup d'esquisses, de brouillons.

Vos interprètes semblent soumis à des forces obscures, qui les font passer à travers toutes sortes de sentiments et d'attitudes, sans jamais les enraciner dans un caractère précis. Quelles relations établissez-vous avec eux ?

Le nombre d'interprètes importe pour ce nouveau spectacle ; j'ai eu le désir d'obtenir un effet choral. Dans *ceux-qui-vont-contre-le-vent*, c'est l'idée de la communauté qui prédomine dans ce que je fais, avec le désir fort de « raconter des choses ». Seulement, au fur et à mesure des répétitions, ces choses vont ailleurs. Et je me sens libre de les suivre. Pour ce spectacle, ma première vision a été une réunion « de famille » autour d'une table. Chacun des interprètes y lirait une lettre. Avec l'interrogation : comment à partir de sept personnes devient-on une entité ? Dès lors, mon travail s'est déployé autour des notions de manque, d'absence et de disparition. Ces thématiques sont comme des rituels physiques sur l'empêchement, le désir de raconter notre difficulté à dire des choses, à faire sentir combien elles sortent difficilement hors de soi. J'ai ce besoin de mettre en scène la solitude de l'individu face au groupe, et voir comment il réagit par le corps – ou par la parole. C'est une manière de composer. Quand je fais de la mise en scène, je me positionne comme quelqu'un qui n'y connaît rien. Si cela m'ennuie, je le dis ! Je parlais d'esquisses ; de même, je ne fais jamais improviser les acteurs.

À quel moment êtes-vous convaincue par ce qui se passe au plateau ?

Je dirige beaucoup. J'ai un rapport très organique aux choses, dans ce que je vois, entends... Dès que cela me donne des frissons, je suis davantage convaincue. Je suis attentive à ma géographie intérieure : ma gorge, ma peau, mon cœur, mes pulsations. Si je ne suis pas satisfaite, je fais tomber quelque chose ! J'aime la surprise. À cause de ces images en moi, je déplace telle personne, telle énergie. Je me laisse rêver par ce que font les interprètes ; je rêve également tel ou tel déplacement.

Mon imagination travaille avec le mouvement, la répétition, le son, la musique. C'est un rapport très physique à la mise en scène, liée à la scénographie, la chorégraphie, la peinture, les costumes, une sorte d'œuvre totale. Je prends les choses comme un bloc.

Le spectateur fait également une expérience. Il traverse des émotions qui ne sont jamais explicitées. Votre mise en scène déplace la norme des comportements et brouille les pistes jusqu'à choisir comme titre de spectacle l'autre nom de la tribu nord-américaine des Omahas...

Créer une équipe prend du temps. J'ai besoin d'avoir une générosité dans le travail, une disponibilité. Pour cela, je choisis des personnes avec des origines et des corps différents. En ce sens, mes spectacles ont une teneur politique. Toutefois, ces différences ne s'alignent pas sur une idée de la performance. Je souhaite aller vers la fragilité de ces artistes, non vers une quelconque puissance. Mon travail est un vœu : les rendre plus humains sur scène, faire sortir quelque chose d'eux qu'ils ne connaissent pas. Dans ce spectacle, ils agissent comme des techniciens, transformant le plateau sous nos yeux. Quant au titre du spectacle, j'ai un livre de chevet qui m'inspire depuis toujours, une anthologie des poèmes amérindiens. La tribu de *ceux-qui-vont-contre-le-vent* me plaît par ces tirets entre plusieurs mots qui n'en font qu'un. La phrase devient mot, devient titre, et m'invite à aller contre une matière (le vent, le courant), moi qui suis sensible au cosmos, aux éléments. Elle permet d'inscrire la notion de groupe dans le titre et d'allier présence de la matière, idée d'avancée et sensation d'empêchement.

**Propos recueillis par Marc Blanchet
Festival d'Avignon, 75^e édition**